

Recueil d'une route de nuit

I

« Putain ce qu'on est bien » me dit Carlo en soufflant dans la nuit, et moi je le regarde et je m'aperçois que ce bougre je le connais depuis tout petit, et qu'il sera toujours le bougre que je connais depuis tout petit. Alors son visage de connard mal rasé prend un aspect totalement différent et alors je le vois, le beau Carlo Grim de mon enfance, séducteur malin et sûr de sa force, et tandis qu'il rit à tout ce qui l'emmerde — les flics, le fric et tout ce qui ne convient pas à sa gueule patibulaire — je le vois s'élever parmi une race d'anges assez spéciale, à part de tout, mais bien là quand on sait les voir, et moi je pleure, je commence à chialer parce que je le vois alors tel qu'il est, et tel que personne ne voudra jamais le voir, ce sale fils de chien. Parce qu'il s'en fout. Et moi je m'en fous à mon tour, alors — car comment ne pas s'en foutre à côté d'une telle force tranquille. Et je repense soudainement à elle, et je me demande ce qu'il aurait pensé d'elle, lui Carlo, rayonnant dans la nuit même si cela pourrait nous faire remarquer par des passants attirés comme des moustiques, et je me dis qu'elle au moins, elle l'aurait bien aimé Carlo, et que s'il était pas du genre à faire le con avec les filles, je le lui aurais bien présenté, et on serait partis ensemble n'importe où, à la conquête des espaces immenses ou confinés dans un huis-clos, à rencontrer des personnes chiantes ou fascinantes, et on se serait bien marrés si elle ne s'était pas évanouie dans les limbes de mes rêves.

II

Un coeur se consume au milieu des feux d'artifices
C'était une plaine en Islande et
C'était le visage de quelqu'un
Perdu dans les tréfonds brumeux de la steppe russe
J'ai les poches pleines de choses à faire mais
Je regarde Montréal endormie, seul comme un songe qui se promène
À travers les arbres.

III

À Charlotte Barkowski,
Une année neuve en ce mois verseau, vers ces belles années, et moi bientôt dix-neuf, mais dire « moi », comme ça, ça n'a aucun sens sans recul, parce que j'ai jamais vraiment été libre, au fond, mon goût même de la « liberté », du vagabondage quoi, ça vient d'elle, y a pas plus déterminé, du parcours qu'elle nous a fait vivre, de ce soleil ocre de mon enfance à cette neige qui n'en finit plus d'émerveiller ces deux glaçons qui me servent de pupilles, en passant par l'Europe, ce bon vieux continent rempli d'histoires et de galères, mes livres préférés, c'est elle aussi, surtout Zweig, la confusion des sentiments, c'est exactement ça, cet esprit du court-toujours, très Beat Generation pour les nuls, et mon âme d'artiste — enfin de gros paumé mention bon courage pour la suite — c'est d'elle encore, bingo, de sa créativité intarissable, l'amour des animaux, de cette nature foutue, cette volonté d'enfer, son mot, j'avais huit ans, aide-toi et le ciel t'aidera — sept mots — quel ciel ? le sien, mon côté amok, c'est ce soupçon de de sang russe qui me colle à la peau, brûlant héritage, qu'elle m'a légué comme à peu près tout le reste, un an de plus, au fond il y a de ces modèles qui t'élèvent je pense, qui t'élèvent personnellement jusqu'à ce jour où, au beau milieu de ce désespoir

d'adulte qui s'en va, d'être humain normalement destitué, il ne te reste plus que tes yeux pour rêver.

IV

À Jad Chami
Regarde mon visage pâle
Balaféré par un océan
Ai-je la sagesse orientale
Pour combler ce gouffre béant ?
Je cherche la paix intérieure
Mes produits ne font plus effets
Des larmes sous mes yeux rieurs
Hare Krishna, comme ça c'est fait
Hare Krishna Hare Krishna
Quelle est la couleur de mon âme ?
Sera-t-elle noircie par la mort ?
Que tuerait alors cette lame ?
Est-ce mon esprit ou mon corps ?
Oublier dans la plénitude
L'ivresse qui me soignera
Adopter la bonne attitude
Et pourquoi pas Hare Krishna
Krishna Krishna Hare Hare.

V

À Vivien Forsans,
Je ne peux pas revivre le passé. Je refuse d'être prisonnier du présent. Je suis incapable d'imaginer l'avenir. Il ne me reste plus qu'à me perdre dans mes illusions, ce cristal éblouissant qui m'accompagne dans la nuit, les yeux remplis d'alcool et de souvenirs, ce brouillard étrange qui voile les étoiles d'un sentiment d'éternité.

VI

Étrange comme nos sens nous perdent à chaque fois, fine couche de sable volant sur les épaules d'une personne disparue — à propos, faut toujours penser outside the box, surtout pas se faire ranger dans le lot d'un ticket gagnant pour l'ennui, dis-toi que le discours d'un navire chancelant est toujours préférable à cette vie de sécurité qui se terminera en regrets, parce que la mort nous voit, elle vole au gré du vent jusque dans la forêt qui respire pour nous, et dont l'écorce est tapissée d'échos glaçant les murs de nos villes en béton, nous, démiurges destructeurs, et puis le silence des lampadaires, des buildings immenses, un individu plus grand que lui-même, et d'autres individus qui souffrent à sa place, et puis qui disparaissent comme si rien ne s'était passé, comme si personne n'avait jamais eu faim ou n'avait jamais pleuré.

VII

Éclipse déchire astre,
Des pleurs aussi déchirants
Que l'ampleur du désastre

De ton regard soupirant

Le verre à moitié ivre
C'est mon corps qui me trahit
Il s'ouvre comme un livre
Plein d'histoires et d'insomnies

Au bal affreux de l'ennui
Ma blessure s'éternise
Ne tue ni ne cicatrise
Moi balaféré de la nuit

VIII

Tu as l'esprit hanté de fantômes,
j'ai souri glacé une marche devant l'autre,
c'est qu'il fait nuit et tu trembles déjà
tu sais que tu finiras par rentrer chez toi
dans le silence des souvenirs
ou même rester sur mon canapé
les yeux ouverts sur ma rue
et son lot d'espoirs traîtres
à te demander à quel moment tu as déraillé
et ce qu'il se serait passé
si tu avais choisi le chemin
de ta disparition assumée dans une vie clôturée
plutôt que cet entre-deux angoissant
que tu cherches à dissimuler
dans le brouillard de ta jeunesse.

IX

Une fleur
gonflée de larmes
et peu importe où je regarde
ma peau reste recouverte d'années
lourde de messages non lus
et d'instant volés
comme sur le toit des lumières
esprits de poussière
simples accords
simple vie
beauté des derniers moments
sans pleurs, sans drame
sans histoire
juste les derniers moments
des yeux inflammables
une vie passe
pleine de pesticides

fatalement seule
oh et puis tu t'en souviens je pense.

X

C'est une voix qui précède l'aube.

— Je sais pas pourquoi, mais ça m'a rappelée qu'on vit dans un monde d'adultes, où il faut laisser de côté cet ours polaire qui nage dans le vide des glaciers en pleurs, celui qui me suit la nuit, et que je ne pourrai jamais éviter malgré toutes nos propriétés privées, parce qu'il faut être responsable tu comprends, savoir tout laisser tomber pour un bien supérieur, celui qui fabrique nos baskets et nos idées, et tu réussiras seul, hein, et si tout le monde réussit seul alors tout ira pour le mieux, t'façon ceux qui n'auront pas voulu de cette réussite auront été virés d'un bon coup de balais — j'aurai disparu alors, dans les confins de ta mémoire, et le désert de ton succès, que tu chériras jalousement, sera l'épave de nos rêves disséminés.

XI

J'ai un nuage dans ma valise
Un vieux souvenir qui s'enlise
Et c'est son dernier voyage
Pour la chute ou pour l'envol
Des gouttes d'ombre sur le visage
Une perle d'âme qui tombe au sol.

XII

Nos ombres insomniaques ont frôlé l'aube

je me suis levé en me demandant ce qui m'empêchera de chavirer au moment venu qui m'aura dit écoute espèce de demeuré faudrait que tu trouves ta voie de salut vers un monde hors du cholestérol aseptisé ambiant et ce jour-là ma conscience oui peut-être qu'elle m'empêchera de fondre dans le néant assourdissant d'une ruelle sous la pluie de septembre

et j'ai peut-être brûlé un peu trop fort si c'est la cas sache que tout est allé trop vite comme d'habitude.

C'est quand il fait noir et l'autre fois j'ai cru pouvoir toucher mon avenir sur un pont lugubre — c'est qu'il a fait très froid ce soir-là et pourtant on a tous marché jusqu'à ce que je me retrouve seul au milieu du pont surélevé, et je me suis arrêté pour voir si je pouvais suspendre le temps et les lumières floues que mes yeux myopes m'annonçaient à l'autre bout, si rien qu'en m'arrêtant entre le ciel et les chemins de fer qui disparaissent vers les montagnes invisibles — mais il faisait trop froid ce soir-là alors j'ai juste continué en secouant la tête, n'empêche que j'aurais bien aimé voir le métro ouvert, je n'aurais pas eu à me demander comment suspendre mon temps comme sur un portemanteau, juste pour une nuit quoi, avant d'être périmé, histoire de s'y préparer d'y réfléchir, mais vous étiez déjà partis, j'imagine que tu y avais déjà songé lorsque tu as disparu dans la dernière rame, et je vous ai salués quand j'ai vu voler tous mes wagons de retard sur la surface illuminée de la lune.

XIII

C'est un gars qui a vu son âge passer pendant qu'il écrivait ; avant ça il coupait le vent en

sifflant et le vendait aux allumés comme nous qui venaient — c'est quand je te connaissais pas encore — mais maintenant sa chambre est une carte postale sur fond de déprime, juste un sourire en coin accroché au mur, des photos de ses espoirs venteux, quelques revues scientifiques, et dans les yeux des rages d'adolescent, des larmes cendrées qui coulent, qui renaissent, sa nostalgie qui s'évapore ; même elle il la perdra... et moi je le vois de temps en temps, entre deux cuites et des hôtels perdus qui longent le bord de mes rêves, droit devant, rien derrière sur la route... mais l'an coule, le lit défait, la mélancolie glisse sur sa peau, et personne ne vient plus, on est déjà trop loin tu sais

XIV

Étrange voyage que fut la vie,
j'étais né d'un exil centenaire
et voilà que je creuse des trous de mémoire.

Les feux de Reykjavik brûlent mes souvenirs
et ce sont là les cendres d'un poème
écrit sur la terre des volcans.